

A BAS LE CENTIN ! VIVE LE CENTIME !

Mort au centin ! Tel est le cri que je ne cesserais de faire entendre.

—Allons, me souffle un ami qui veut bien me faire profiter de ses conseils, déjà un *que* dans la première ligne ! Tu oublies donc le châtement que vient de t'infliger un correspondant du journal *Le Canada*, lequel, avec art—c'est-à-dire en étalant tes *que* de façon à leur donner une allure *crâne*—a parfaitement fait voir que tu abuses à l'excès de cette conjonction ? Cache ce *que*, que je ne saurais voir !

—Ah ! bien non ! Cette phrase, par laquelle je débute, a un air macmahonien qui me plaît. Elle semble dire : J'y suis, j'y reste, et être tout à fait dans le ton qu'il convient d'opposer à l'attitude de capitaine Fiacasse qu'affiche le *centin* chéri de mon contradicteur.

—Je ne dis rien du ton ; mais les *que...* tu sais où cela mène ? Songe que tu as affaire à une plume habile, exercée à la polémique, et qui ne te laissera jamais le dernier mot si elle n'a pour toi une tendresse au moins aussi touchante que pour le dada qu'elle monte à cette heure.

—Habile tant que tu voudras, elle ne peut faire que j'aie tort quand j'ai raison. Il y a encore des juges à Berlin !

—Des juges ! il en pleut ; mais ils opinent d'ordinaire en faveur de celui qui jette le plus de poudre aux yeux.

—Et tu crois que les lecteurs de L'OPINION PUBLIQUE... ?

—Sont tous intelligents et incapables de ne pas donner gain de cause à qui de droit. Cependant, comme tous les autres, et avant tout, ils imitent qu'un écrit ait de l'attrait, et, quelque logique que sera ton argumentation, si tu ne la revêts d'un cachet pouvant l'embellir, adieu l'enthousiasme, qui fait le succès presque en toutes choses, et avec lequel on te donnerait raison.

De plus, tu dois le voir, cet écrivain a été très sensible aux petits traits de bonne guerre que tu lui as lancés à propos d'affichage de respect, d'écriture, de cranerie, etc. Sans cela, il ne ferait pas un si grand étalage de latin. Il ne te mettrait pas en parallèle avec un typographe qui lui a fait dire autrefois une sottise. Calme, il se serait rappelé n'avoir eu que faire d'aide en ce temps-là. Ton tort, vois-tu, c'est d'avoir touché juste. De là ses efforts pour faire prendre le change, si bien que sa thèse sur le *centin*, à force d'être bourrée de choses étrangères, est devenue un véritable fatras : un beau désordre, quoi ! un désordre qui, pour n'être pas un effet de l'art, ne laisse pas d'être poétique à sa manière, car l'on s'y *éventre sur les virgules et les points d'exclamation placés de travers* !

Dame ! on ne raisonne pas avec une trique sans faire au moins du tapage. Pour justifier tout ce tintamarre, la raison la plus plausible qu'il donne est empruntée à maître Aliboron, dans *les animaux malades de la peste* : "et quelque malin diable aussi qui me pousse !" Eh bien, jamais occasion ne s'offrirait plus belle de frapper un bon coup. En jette-t-il des hauts cris parce qu'il a vu une lettre de trop dans le nom de Théophile Gautier ! Vite, dis que c'est à dessein que tu as ajouté cette *h*, qui a offert, ainsi placée, tout l'attrait d'une touffe de chardon !

Enfin, tout cet écrit n'est qu'une charge, animée, je le veux bien, *grouillante* même, mais une charge que tu dois être capable de repousser sans recourir au grec ou au latin. Allons, du feu, jarnigoine !

—Je crois avoir saisi ton idée. A l'instar du marchand de vulnéraire, tu veux que je joue du gobelet tout comme si j'avais un article à étaler en plein vent, et qu'avec l'accent de la conviction je m'écrie : "Adoptez le centime ! Il est moins fier, moins bravache que le *centin* ; mais, vous ne l'ignorez pas, la modestie va toujours de pair avec la légitimité ! Cette qualité mérite qu'on le prise à l'égal de l'or, et, s'il lui est rendu justice un de ces jours, il suffira d'un peu d'imagination pour

qu'on lui trouve un *air réjoui* et pas du tout *cassant* comme le *centin*, son usurpateur ! Alors, ô lecteurs, seulement alors, nous pourrions dire que l'un des effets de la *Puissance* circule sous un nom digne !" —Sais-tu que l'on pourrait faire plus mal ?

—C'est ce genre qui te plairait ? —Oui. Seulement, je le voudrais un peu plus échevelé. Plus de rondeur dans tamanière donnerait aussi de la "carrure" au style !

—Il me fait peine, certes, de te contrarier ; mais c'est un genre qui me répugne et que je me garderai bien, par conséquent, de cultiver, surtout quand la gravité du sujet exige que l'on s'en tienne à la forme didactique. Si tous suivaient ce principe, les discussions cesseraient d'être longues, chose dont le lecteur ne pourrait que se trouver bien. De ce, tu dois conclure que déjà je tire à la fin de ma réplique.

—Tu aurais tort, crois m'en. —Pas du tout. Encore quelques mots, et j'aurai fini.

—Comment, fini ? —Je n'ai jamais pensé, crois-le, à la possibilité de convaincre mon contradicteur. Sa dernière lettre, qui me montre les "grosses dents," prouve que j'aurais eu tort. A quoi bon, alors, batailler davantage, surtout quand l'ennemi met à son service un grand nombre de projectiles dont je n'aurais jamais fait usage contre un moins aguerri que moi ?

Le mot *centin* n'ayant jamais été populaire, il est difficile de supposer qu'il pourra le devenir, malgré ses 27 ans d'existence légale et tout ce que pourra faire et dire son père adoptif.

Celui-ci aura beau alléguer sa parenté avec les dizains, huitains, etc., c'est exactement cette consanguinité qui l'empêchera toujours de personifier l'idée de la centième partie de notre piastre.

Reste la confusion à laquelle, dit-il, pourrait donner lieu l'emploi du mot centime. Ici, encore, et je m'en flatte, je suis loin de partager son avis. Les raisons pour le combattre ne manquent pas ; mais, par égard pour le lecteur, je n'en donnerai qu'une.

L'on parle de refondre bientôt nos lois fédérales, et si la commission chargée de ce travail trouve rationnel de substituer "centime" et "millime" aux mots *centin* et *millin*, la question sera dès lors tranchée. Chacun saura que notre centime vaut cinq fois celui de France, et toute méprise, je crois, sera impossible, même pour les étrangers, le chiffre de notre unité monétaire étant pour eux comme pour nous un guide sûr. C'est là mon dernier mot sur cette matière déjà trop débattue.

—Ton dernier mot... ton dernier mot... c'est à peine si tu as écrit le premier de ton article !

—Mon article ? il est tout fait. —Comment cela se peut-il ? —C'est tout simple : le compte rendu de l'entretien que nous venons d'avoir eu tient lieu.

J.-F. GINGRAS.

23 avril 1880.

Tous les tonneaux de bière renfermés dans la grande brasserie Schenger, Montevideo, ont servi à l'extinction d'un terrible incendie qui a éclaté dans cet établissement. Les approvisionnements d'eau étant épuisés, les pompiers ont demandé l'autorisation de vider les tonneaux dans leurs appareils. Le feu a fait plusieurs victimes, mais on s'en est rendu maître après avoir versé dans le foyer environ 20,000 gallons de bière.

La guerre contre la pipe vient d'être déclarée dans la capitale d'Ontario. Une assemblée publique s'est tenue à Toronto, présidée par le maire en personne, et l'on y a organisé une société "anti-tabac-niste." On se propose de créer un mouvement considérable en rapport avec le mouvement en faveur de la tempérance. Il paraît que plusieurs ministres protestants et des citoyens influents ont promis leur appui à la nouvelle société.

UN MOT SUR LES JÉSUITES

Le Jésuite n'a qu'une soutane tous les trois ans, il vit dans une cellule blanchie à la chaux, ornée de deux chaises de paille, d'une table de bois blanc pour écrire et de deux planches recouverte d'un matelas pour reposer. L'obéissance passive, les longues prières de nuit, d'interminables stations au confessionnal et un labeur constant, voilà l'emploi de ses heures. Le Jésuite ne jouit de rien, et, en dehors de son collège, vous ne l'apercevez nulle part.

On cherche partout ce qui les a fait si fermes, si résistants et si forts, mais c'est le martyr qu'on a cessé de leur imposer, et les persécutions et les outrages dont depuis trois siècles on les abreuve. — Ils sont comme l'arbre de la Foi, ils ne grandissent que dans la tempête.

On leur reproche de séduire l'esprit et le cœur de l'enfance. Il est vrai qu'ils savent mieux que personne parler à ces cœur et captiver ces esprits. Un enfant ne vit pas six ans en contact immédiat avec le renoncement perpétuel sans prendre en haute estime celui qui, librement, accepte la discipline et pratique la soumission, surtout quand hors des murs du cloître il pourrait dominer et commander les autres hommes.—La douceur dans la force sera toujours pour tous une séduction irrésistible.

J'ai été élevé chez les Jésuites, et je n'ai rencontré chez eux qu'une bonté extrême jointe à une science immense. Certainement ils sont séduisants ! Mais quant à moi, je préfère leur grâce doublée de vertus à la solennité de vos universitaires derrière laquelle on ne trouve qu'égoïsme et indifférence. Les Jésuites ne perdent jamais de vue leurs élèves ; l'Université les jette sur le pavé sans plus s'en souvenir jamais.—"Je t'ai donné une mauvaise éducation, je t'ai fait faire des études stupides, maintenant à toi de te tirer d'affaires."

Au sortir du collège de Fribourg et faisant notre droit à Paris, nous n'étions pas meilleurs que nos camarades, tout aussi indisciplinés et tout aussi vauriens, mais il nous restait l'admiration pour ce qui était noble et grand, et surtout et avant toutes choses, ce que nos maîtres s'étaient tant évertués à nous apprendre : le respect à nous-mêmes !

Si nous enlevions notre chapeau devant le prêtre et devant la troupe, nous ne nous sommes jamais découverts devant qui ne le méritait pas. On nous avait appris à nous agenouiller dans les églises, mais aussi à ne jamais nous abaisser devant un homme, quel que fût le sommet auquel il était parvenu. Parfois nous avons suivi la procession, mais de notre vie nous n'avons fait escorte au succès...

Beaucoup de nous étaient devenus soldats du Pape, et on en riait beaucoup alors. Aujourd'hui, il n'est plus permis de rire de ces petits *zouaves de robe courte* qui, à Patay, ont répandu pour la patrie jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Avant de rendre l'âme, ils murmuraient une prière et leurs yeux cherchaient le ciel qu'on leur avait appris à espérer.

C'est d'eux qu'un illustre soldat a dit : "Il était plus touchant encore de les regarder mourir que de les voir combattre !"

PIERRE QUIROUL.

On sait que dans son troisième voyage, en 1498, Christophe Colomb, ayant jeté l'ancre à la pointe sud-ouest de l'île de la Trinité, appelée pointe d'Arenas, il fut assailli par une tempête qui le mit en grand péril. Toutefois, il en fut quitte pour la perte de l'ancre du vaisseau amiral. Or, on prétend que cette ancre perdue par Colomb, vient d'être retrouvée au même lieu de pointe Arenas par le sénor Agastino, en creusant son jardin. L'ancre que l'on croyait d'origine phénicienne, pèse onze cent livres. Mais en l'examinant avec soin, on a découvert la date de 1497. On prétend que les conditions géologiques du sol où elle a été trouvée permettent d'affirmer que cette ancre est bien l'ancre de Colomb.

GERTRUDE

(NOUVELLE)

(Suite et fin.)

A ces mots, Gertrude ne put retenir plus longtemps les sanglots qui roulaient dans ses yeux en perles brillantes, et pleura amèrement sur sa chère enfant qu'elle tenait dans ses bras.

Après quelques instants d'un pénible silence, la petite Jeanne, enveloppant sa mère d'un regard douloureux, mais d'une bien vive tendresse :

—Pourquoi pleurez-vous donc encore ? Tenez ! ce qui me fait le plus de peine, c'est de vous voir si triste. Que j'ai peur des fois que vous allez mourir ! Non ! Dieu est trop bon, comme vous me l'avez dit si souvent, il ne permettra pas que vous mouriez maintenant. Que deviendriez-vous, pauvres orphelins, sinon faire comme vous : mourir aussi. Nous serions bien heureux dans le ciel, mais, puisque Dieu ne veut pas encore de nous, il faut se résigner à sa volonté et nous confier en lui. Si notre malheureux père nous voyait, croyez-vous, chère maman, qu'il serait insensible à notre misère, et qu'il ne changerait pas de vie ? Il ne serait pas assez méchant pour nous laisser mourir de faim et de froid sans nous aider. Il ne sait pas ce que nous souffrons ; il y a longtemps qu'il n'est pas venu ici ; si son bon ange le ramenait encore à la maison, j'irais l'embrasser, je me jetterais à ses genoux et lui ferais promettre de vous aimer et de travailler avec nous.

Ces dernières paroles avaient presque épuisé Jeanne. Elle avait dû s'interrompre plusieurs fois pour tousser, car le froid, le manque de nourriture et de vêtements lui avaient causé un gros rhume. A la fin, la mère, maîtrisant sa douleur, ajouta en caressant sa petite fille :

—Oui, mon enfant, prie toujours pour ton malheureux père, peut-être que le bon Dieu aura pitié de lui... Mais comme ton front est brûlant, et cette mauvaise toux...

—Je ne me sens pas bien, maman, je suis bien fatiguée, je vais me coucher de bonne heure, et demain je serai mieux.

En effet, grâce à l'œuvre bienfaisante de quelques bonnes âmes, Gertrude put donner à manger à ses pauvres enfants, et alléger elle-même sa faim dévorante. Après une fervente prière d'actions de grâces, ceux-ci s'étendirent sur un misérable grabat et jouirent de ce sommeil que procurent l'innocence et un estomac satisfait.

Jeanne, cependant, ne put goûter un repos paisible. Plus d'une fois, la pauvre enfant fut obligée de céder à un mouvement involontaire et de plus en plus impérieux de tousser. La fièvre, qui s'était aussi déclarée, empira la maladie à tel point, que le lendemain elle dut garder le lit. Sans que sa mère le soupçonna, il n'était que trop évident que sa petite Jeanne était atteinte du croup, maladie presque toujours mortelle.

La température humide de la chaudière, le froid du dehors, que le peu de vêtements de l'enfant ne pouvait garantir, et bien d'autres privations, l'avaient prédisposée à cette maladie. Et Gertrude, abandonnée de tout le monde, sans aucune ressource, était condamnée à voir sa petite fille en proie à de vives souffrances, peut-être mourir, sans pouvoir rien faire pour arrêter le progrès du mal. N'espérant plus rien sur la terre, elle mit sa confiance en Dieu, attendant peut-être un miracle de la Providence.

Deux jours se passèrent ainsi, jours d'angoisses pour la mère et de redoublement de souffrance pour l'enfant. Sa respiration était devenue pénible. Une sorte de sifflement s'échappait de sa gorge.

Dans un de ces moments de calme, elle dit à sa mère désolée :

—Maman, ne pleurez pas sur moi ; je vois bien que je vais mourir, aller dans ce beau ciel dont vous m'avez tant parlé, et où l'on jouit d'un bonheur si grand, et